JEAN RICHEPIN 1849–1926

Aux Algériens

Algériens, Français de la France Nouvelle,
Qui, chaque jour plus drue et riche, se révèle
A notre Vieille France, honneur du genre humain,
L'Enfant digne entre tous d'être son Benjamin,
C'est elle, la maman, frères, qui vous adresse
Ce dernier cri d'appel fait à votre tendresse.
Elle sait que vos cœurs n'en sont point fatigués,
Et combien, depuis tant de jours, vous prodiguez,
Pour que son grand destin tout entier s'accomplisse,
Votre sang. Elle sait que parmi sa milice
Toujours, Algériens, à son aide accourant,
On a vu vos héros tenir le premier rang.
Les Boches devant vous ont la face hagarde ;
Vos assauts sont de ceux qui défoncent leur Garde ;
Et dans le bataillon sacré de nos poilus
Vous êtes, vous, soldats d'Afrique, les élus.

Salut à tant d'exploits que la gloire décore,
Algériens ! Mais, quoi ? Faut-il donc plus encore,
Pour étancher sa soif qui va toujours croissant,
A cette guerre, après avoir bu votre sang ?
Eh ! bien oui, plus encore ! Et la France le crie
A tous les bons vouloirs contre la Barbarie,
A tous ceux qui devant ses hordes sont debout,
A tous ceux dont le seul mot d'ordre est : « Jusqu'au bout ! »
C'est à dire jusqu'à la Victoire parfaite,
Jusqu'à la seule paix pouvant être une fête
Où les hommes, unis et libres désormais,
Auront enfin tué la guerre à tout jamais !

Or, pour l'atteindre, nous, cette étape dernière,
Pour boucher au plus tôt chaque trou, chaque ornière,
Qui séparent nos pas lassés du but promis,
Offrir son sang, cela ne suffit point, amis.
Ce beau sang a besoin aussi qu'on le ménage,
Si l'on veut qu'à la fin du long pèlerinage
Aux labeurs de la paix il nous en reste encor ;
Et, pour l'épargner, lui, ce qu'il faut, c'est de l'Or.

De l'Or, pour que, de sang, on soit plus économe :
De l'Or, pour que l'effort trop dépensier de l'homme
Soit moins dilapidé sous l'abri souverain
Du plomb, du fer, du gaz, de l'acier, de l'airain,
Pour que les avions au-dessus de sa tête,
Et les chars devant lui vomissant leur tempête,
Préparent sa besogne aux charges de l'assaut :
De l'Or, pour que la mort vienne d'en bas, d'en haut,
De partout, sur le Boche au loin qui rétrograde,
Jusqu'à ce qu'il n'ait plus qu'à crier : « Camarade ! »
De l'Or, pour qu'au retour de ces brasiers ardents
Les poilus aient de quoi se mettre entre les dents,
Soupe, viande, bon pain, pinard, café, bouffarde !
De l'Or, pour que ceux-là qu'amocha la Camarde
Trouvent leur aise à la Croix Rouge, dont les sœurs
Prodiguent aux blessés les soins et les douceurs !
De l'Or, pour qu'aucun d'eux n'ait de pensée amère
En songeant aux petits, à l'épouse, à la mère,
Seuls près de l'âtre éteint qu'eux ne reverront plus !
De l'Or, pour les aimés laissés par les poilus !
De l'Or, pour vous choyer un peu dans vos épreuves,
Vous tous, les vieux parents, les orphelins, les veuves !
De l'Or, pour qu'aux futurs vétérans de demain,
Glorieux mutilés, sauveurs du genre humain,
La France, comme son devoir nous y convie,
Puisse faire vraiment un sort digne d'envie !

Oui, c’est pour tout cela, frères, qu’il faut de l’Or,
Et que la France en a besoin, encor, encor,
Et qu’à tous ses enfants, de sa voix qui commande,
Impérieuse, elle en demande, elle en demande....

O peuple algérien, toi son fils généreux,
Son Benjamin, étant le dernier-né d’entre eux,
Toi que de ses cadeaux elle a comblé sans cesse,
Songe que tu lui dois ton sol et sa richesse,
Ton Tell miraculeux qui lasse les semeurs,
Ta Mitidja changée en jardin de primeurs,
Tes pâturages frais aux épaisses pelouses,
Tes belles vignes dont les siennes sont jalouses,
Tes vins rivalisant avec ses meilleurs crus,
Et tes ports, aux trésors de jour en jour accrus,
Prouvant que l’Algérie est la sûre héritière
De cette Afrique, où pour la République entière
Du monde ancien qui fut son heureux prisonnier,
Rome avait su bâtir sa cave et son grenier.
O mon pays, sois fier d’un pareil héritage.
Tu nous donnas déjà ; donne encor davantage.
Après avoir donné ton sang, donne ton or.
C’est pour elle, pour notre mère. Encor ! Encor !
Donnez, donnez, Français de la Nouvelle France,
O vous, ses Benjamins, vous, sa jeune espérance,
Vous, s’il faut que la France aussi se taise un jour,
En qui refleuriront sa langue et son amour,
Afin que jusqu’au bout la Méditerranée
Reste l’unique mer, celle où Kypris est née,
Celle où Pallas trouva le Vrai, le Bien, le Beau,
Celle où Rome a brandi le Droit, le seul flambeau
Toujours clair dans le noir labyrinthe qui mène
Vers la Justice et vers la Paix la race humaine,
Celle au bord de laquelle, après tant, tant d’horreurs.
Débarrassés de tous les tyrans massacreurs
Qui faisaient faire au monde et jadis et naguère,
Impitoyablement, la guerre pour la guerre,
Nous fonderons enfin sous un unique toit

Le paradis rêvé que la Terre nous doit !